

Présentation des livres de Michèle Causse par elle-même (*)

Présenter mes livres est une gageure dans la mesure où ils ne devraient même pas exister.
Je m'explique.

Ecriture et lecture sont étroitement liées aux catégories de perception et d'appréciation que structure le champ de production littéraire.

A des lieux (en l'occurrence maisons d'édition) sont associés des produits culturels précis. Le choix d'un lieu de publication est important dans la mesure où, à chaque forme de production et de produit, correspond, nous dit le maître ès règles de l'art, Bourdieu, un lieu naturel déjà existant ou à *créer*, et que si les produits ne sont pas à leur juste place, ils sont plus ou moins condamnés à l'échec.

De cette phrase, je retiens le lieu dit « naturel », et la précision « déjà existant ou à créer ».

En effet pour que les audaces d'une recherche novatrice, voire révolutionnaire, aient quelques chances d'être conçues, il faut qu'elles existent à l'état potentiel au sein du système des possibles déjà réalisés comme des « LACUNES STRUCTURALES QUI APPELLENT LE REMPLISSEMENT ». Or, j'ai fait apparaître dans mes essais, « *L'interloquée ; Les oubliées de l'oubli ; Dégénérées* » (Ed. Trois) et « *Le monde comme volonté et représentation* » (Ed. Saint Martin), que la lacune structurale par excellence était l'inexistence de l'individue sexcisée comme productrice de champ symbolique, j'ai montré comment le langage, tenu pour neutre et universel, était en fait un **androlecte**, le produit d'une conscience sexuée au masculin, détenant tous les lieux de pouvoir et de représentation. L'androcentrisme est en effet un préjugé (érigé en postulat) théorique et idéologique, UNE VISION DU MONDE qui institue la différence en élevant l'homme et ses productions en universaux, en constituant la femme et ses productions en altérité sans réciprocité. Une sorte de « ça va de soi » de la pensée straight (Monique Wittig) fait que toute l'attention est dévolue aux hommes en tant que sujets, aux femmes en tant qu'objets...

Dès lors, la captation du symbolique advenue, quelle place pour celle qui véhicule un message inouï dans une langue inédite ? Et les deux adjectifs « inouï » et « inédite » sont à prendre ici au pied de la lettre.

Quelle chance pour celle qui montrant son « aptitude à recevoir des chocs » aptitude qui fait d'elle une écrivain **(1)**, selon V. Woolf, a-t-elle d'être reçue, acceptée et reconnue comme raisonnable **sinon** par le seul groupe de personnes qui, choquées à son exemple, auraient pu concevoir et réaliser ce même projet – la déconstruction du sens androcentrique – ou à tout le moins souhaiter le voir enfin réalisé par l'une ou plusieurs dans l'intérêt de leur classe de sexe ? Ce groupe, en France et à l'étranger, est celui des féministes ou plutôt des lesbiennes. J'ajouterais évidemment politiques ou radicales. C'est à dire, dans la classe sociale des femmes, celles qui ont analysé la nécessité de faire disparaître la notion même de classes. Celles qui ne lisent plus **l'androlecte** qu'en connaissance de cause et en n'ignorant pas qu'il est l'instrument clé de leur aliénation. Celles qui relèvent le seul défi en valant la peine : « sortir de l'immanence des significations textuelles et de la production des modèles fixistes », pour reprendre une expression de Pascale Noizet (auteure de « *L'idée moderne d'amour* »).

J'ai énoncé dans « *L'Interloquée* » que chercher à imposer une vision qui n'a pas cours, une vision « hérétique » était un acte fondateur par lequel un nouveau champ symbolique venait à se constituer. Evidemment, la productrice de la valeur de l'œuvre d'art n'est pas l'écrivain elle-même mais l'univers de croyance qu'elle révèle à lui-même et qui, à son tour, la reconnaît. Cette force de cohésion négative par rapport au champ symbolique hégémonique doit, *idéalement*, produire une nouvelle perception, de

(1) Je dis une écrivain comme on dit une putain. Et je ne vois pas de raison de me féminiser, chacune sachant, depuis les lectures wittigiennes qu'une lesbienne n'est pas une femme. Ni un homme d'ailleurs. Mais bien celle qui met à bas ces catégories binaires et existe en relief. (cf. "Requiem pour il et elle", inédit)

nouvelles lectrices dotées de la disposition et de la compétence esthétiques et politiques nécessaires pour connaître et reconnaître l'œuvre d'art comme telle.

Or quelle est la situation en Androcratie ? Les auteures, une fois publiées dans l'hypothétique lieu « naturel » favorable à leur essor (et disons tout de suite que ce lieu n'existe pas, va se créant péniblement), **sont tributaires de tout l'accompagnement de commentaires qui contribuent à la production de l'œuvre (2)**. Comme le dit encore Bourdieu « le discours sur l'œuvre n'est pas un simple adjuvant, mais un moment de la production de l'œuvre, de son sens et de sa valeur ».

Autrement dit, l'œuvre est faite non pas tant par celle qui la pense que par toutes celles qui trouvent un INTERET MATÉRIEL OU SYMBOLIQUE à la lire (comme l'ont bien compris les féministes américaines à l'origine de la « *Women's Review of Books* »).

Or celles qui ont un intérêt à la lire resteront précisément à **l'obscur de l'existence de l'œuvre, du contenu de l'œuvre et de la valeur de l'œuvre parce que les diffuseurs et commentateurs du champ symbolique dominant garderont le silence sur l'œuvre** ou, comme ce fut mon cas auprès de deux éditeurs français, la déclareront incompréhensible et donc irrecevable (ainsi, dans le seul champ littéraire, Violette Leduc et Jane Bowles, pour ne citer qu'elles, furent-elles accusées de « charabia »)...

De tout temps, les canons canonisés sont masculins, c'est à dire, dans la pensée de l'homme, universels et neutres. **Il** (le pronom il) est d'emblée dans une politique de lecture qui dépend de la fiction d'une économie NEUTRE de la production et de la réception. Le dicible sur la socialité se trouve donc privé de moyens d'énonciation ou renvoyé aux *marges de l'impensable, tant et aussi longtemps qu'il sera impossible de concevoir l'obsolescence des catégories sociales de sexe*. L'opresseur a arraisonné l'une et en a fait un spécifique. De sorte que l'œuvre de **dénonciation et énonciation** d'une créatrice n'a pas de lieu où se dire, s'inscrire, se publier, être commentée, lue, débattue au titre de cet universel auquel elle a droit et prétend.

Alors même que l'écriture de l'auteure pourrait la désigner à l'attention par la maîtrise qu'elle montre de l'ensemble des acquis littéraires, des présupposés qui se sont accumulés dans une langue au cours de l'histoire, alors même que le style de l'écrivain signe son droit d'entrée dans un champ discursif diversement occupé, **le contenu du texte est automatiquement censuré par la classe de sexe qui détient l'édition, la distribution, la critique et partant la lecture**.

Dans le contexte de mutisme/mimétisme de son genre et à l'intérieur des contraintes imposées à celui-ci, l'écrivain, tributaire du socio-texte qui la produit, elle, devient une productrice de langage qui infléchit à tout jamais le et les sens. Elle invente une structure textuelle d'opposition, et met au point une stratégie de résistance, déstabilise ce qui se voulait stase et canon. Ses textes ont non seulement valeur informative mais performative. Elle met en sens du vécu, développe une compétence non seulement linguistique mais communicative et pragmatique. Elle est l'agente d'une lutte et d'un changement de paramètres. Elle est chercheuse. Ou plutôt « trouvère ». Rien d'étonnant à ce qu'elle reste incompréhensible à celui qui ne connaît qu'un sujet et une langue. A celui qui s'est toujours tenu pour seul destinataire et destinataire. Moins un critique comprend une œuvre, plus il est péremptoire dans son rejet (voir Michel Cournot et ***L'Antiphon*** de Djuna Barnes). Des sujets qui font des femmes des objets de dérision permanente ne verront pas d'un bon œil des auteures prendre des libertés textuelles inséparables de libertés sexuelles où LEUR sexe n'apparaît pas. Pas même en creux (pour rire un peu). Tout texte d'écrivain qui ose se libérer des canons textuels et sexuels est immédiatement entouré d'un nuage (qui n'est pas d'encre...).

Quand bien même, dans mon dernier ouvrage de fiction, « **Voyages de la Grande Naine en Androssie** », je ne viserais, pas plus que dans mes essais, à l'élimination de sujets humains mais à la fin des rapports d'exploitation...

(2) En France, une philosophe du langage, Françoise Armengaud, a publié des analyses de mes ouvrages dans [Nouvelles Questions Féministes](#) (L'interloquée, Volume 13, N°1, 1992 ; Voyages de la Grande Naine en Androssie, Volume 15, N°1, 1994) et [Lesbia Magazine n°123 de janvier 1994](#).

Donc point de lecteurs pour nos écrivains. D'une part en vertu de leur inintérêt habituel envers toute production signée d'un nom genré au féminin, d'autre part parce que le contenu du texte, la vision qui n'est plus androcentrée, renvoie aux lecteurs une image d'eux-mêmes qu'ils ne peuvent accepter sans se remettre drastiquement en cause, sans réviser leur système du monde monosexué. Point de lectrices non plus d'ailleurs. Elles n'osent « en croire leurs yeux ni leurs oreilles ». Le livre leur brûle les mains, elles le laissent échapper. En viriocratie, elles n'ont jamais lu cette langue ni a fortiori ce langage. Elles n'en possèdent pas le vocabulaire. Elles n'ont jamais vu ces images proposées à l'œil. Elles n'ont connu qu'un protagoniste central, toujours mâle, une marginalité, la leur, et une absence, celle de la lesbienne. Elles ne sont pas encore, tant s'en faut, ce que les critiques littéraires américaines appellent des « resisting readers ». Pour accéder, ou plutôt leur faire croire qu'elles accédaient à l'universel, au canonique, il leur a fallu en passer par une lecture **non critique, je dirais même schizophrénique, des textes masculins**, céder au processus d'immasculatation, de phallicisation dite aussi culture, et s'habituer à déprécier et dévaloriser une œuvre émanant de leur classe de sexe.

N'oublions pas que l'achat d'un livre correspond non seulement à un gain escompté de culture et de plaisir mais qu'il constitue un investissement symbolique. Or les cervelles ne sont pas encore ajustées aux produits du nouveau champ. Elles n'ont jusqu'à ce jour et sauf exception, retenu que des textes répressifs (j'appelle ainsi même et surtout les romans d'amour) dans des conditions réelles d'appropriation de leur temps et de leur espace (P. Noizet). Or il faut une adéquation entre le type de savoir de la lectrice pour interpréter la réalité et celui que développe le texte. Mais ici, **précisément parce qu'il met en œuvre une stratégie de démythification, le savoir textuel ne rejoint pas le savoir que la lectrice a accumulé dans la vie réelle. Changer de texte c'est changer de paradigme.** C'est se poser comme paradigme également valable de l'existence humaine.

Et seule une praxis de perception critique de la réalité pourra peu à peu habituer les lectrices à se considérer comme légitimées à démythifier le fictionnel, à décrypter le réel, à se reconnaître un statut, une place, un espace.

[...]

D'ailleurs le rapport d'adresse de l'écrivain s'est spectaculairement modifié. Si l'androcratie, dite aussi benoîtement patriarcat, a produit ses destinataires et ses objets, ce régime a produit aussi, comme l'écrivain lesbienne en témoigne, la conscience du fait et le dépassement du blocage qui voudrait qu'elle ne soit surtout pas destinataire ni capable de se forger des destinataires avisées. Depuis les années 70, les « hypothèses communes », « les évaluations acceptées » sont si fortes et partagées que l'écrivain peut parler directement à sa semblable, écrire pour elle, non seulement prévoir sa lectrice modèle (actuellement en nombre minoritaire) mais pour citer Umberto Eco, « agir sur le texte de façon à construire sa lectrice », **espérant qu'elle enrichit sa communauté de vivre et de penser par ses ouvrages et qu'elle sera, par cette même communauté, avalisée et soutenue.** Écrivains et lectrices informées, disons lesbiennes, disons féministes, sont de connivence.

LE destinataire obligé et improbable a fait long feu... il n'est plus le sujet du livre bien qu'il en soit parfois l'objet et toujours la condition invalidante. Pour la première fois est pensée la mort du féminin, tel que les hommes l'ont produit, au profit de l'ascription d'une dignité par laquelle l'être **marquéE** du stigmate de l'inférieur vient à réclamer pour soi la qualité de sociétaire du genre humain. Les écrivain(e)s, historiennes, philosophes, anthropologues et sociologues n'ignorent pas que l'accession à la dignité relève de leur seul travail. Et elles ne souffrent pas de ce mal que décèle Harold Bloom chez les auteurs mâles « *the anxiety of influence* ». Au contraire, toutes celles qui ont œuvré avant elles leur sont bienvenues : leur labeur s'ajoutant à celui des contemporaines pour faire découverte par et dans le langage, pour faire histoire ou HERSTORY comme disent les Américaines. Car enfin la philogynie (vous connaissez mieux son contraire, la misogynie) nous permet de ne plus souffrir de ce mal commun en Androcratie et pardon pour le nom barbare (qui correspond bien à la barbarie de la chose) la GYNIKOMNEMOMIKOTANASIA ou oubli délibéré du fossoyeur de citer les noms de femmes dans l'histoire.

(*) Texte lu à la librairie Ombres Blanches à Toulouse en 1996